

## A Nantes, au théâtre Graslin occupé, «on est en situation de pouvoir gagner»

PAR ANTOINE PERRAUD  
ARTICLE PUBLIÉ LE MARDI 16 MARS 2021



© AP / Mediapart

Une poignée de professionnels du spectacle, plutôt que de continuer à courber le dos, a pris les choses en main à Nantes, en occupant le théâtre Graslin. Dans un mélange d'angoisse, d'espoir, de fête et de lutte. Pour changer la vie. Choses vues.

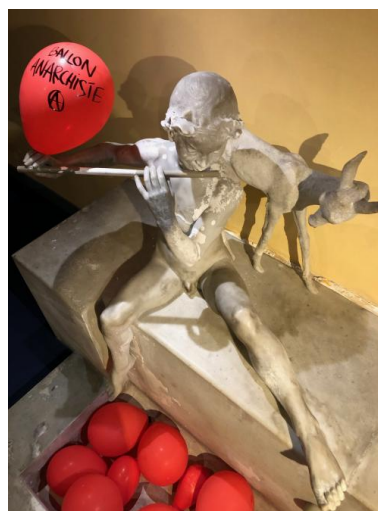
**Nantes (Loire-Atlantique).** – Le théâtre Graslin, haut lieu culturel et patrimonial nantais, est entré en résistance et dans la danse. Le spectacle vivant, là aussi, n'en peut plus d'être déclaré pour mort, avec tous ces lieux mis sous cloche et ces professionnels de jour en jour fragilisés, cloués au sol et, pour beaucoup, en rupture de droits aux indemnités chômage : «*Artistes en déconfiture*», comme ils se définissent.

Alors une quarantaine de comédiens, techniciens, musiciens ou danseurs se sont emparés des lieux mercredi 10 mars. Nuit et jour. Depuis, sur le parvis, chaque après-midi, sous le regard des huit Muses (il manque la neuvième, celle de l'astrologie, Uranie) surplombant les huit colonnes du bâtiment néoclassique, ça revendique un max et ça swingue sec : sens de la fête et fête du sens.

Ce dimanche 14 mars, cinquième jour d'occupation, deux voitures de police ont pointé le capot. Didier, artiste de rue, va rassurer les gardiens de la paix, son pot de blanc de Meudon à la main : aucune dégradation, l'argile blanche fut effacée par la pluie de la veille et il s'agit juste de réécrire quelques paroles bien senties sur les marches de l'opéra. «*Quand la*

*culture régresse, la dictature progresse.*» Ou bien : «*Convergence des respirations.*» Ou encore : «*Ne prenez pas vos désirs pour des banalités.*»

Rassurés, les représentants des forces de l'ordre se retirent. La discipline s'exerce de toute façon, en un mélange étonnant d'esprit libertaire et de sens des responsabilités, dans ce capharnaüm organisé qu'est devenu le théâtre Graslin, où les matelas s'empilent soigneusement, où les couvertures de survie utilisées la nuit décorent dans la journée les statues en majesté, où les affiches, banderoles et calicots défient aussi bien le pouvoir qu'ils rappellent les règles sanitaires et de vie en commun à respecter sur place.



© AP / Mediapart

On n'entre pas comme dans un moulin. Il faut passer par une porte latérale, rue Corneille, la «*chatière*». On y reçoit du gel et un masque au besoin. On y inscrit son nom et son numéro de téléphone. Et si la jauge le permet, on pénètre dans le saint des saints de la révolte logique. Martine Ritz, de la CGT Spectacle, nous montre les feuilles de présence soigneusement conservées : «*Regardez, il est parfois marqué "nuit complète", comme dans une auberge de jeunesse.*»

L'heure de l'extinction des feux après une journée intense de militance tout comme l'opportunité d'accueillir ou non des SDF pour la nuit sont des points matériels abordés, parmi d'autres plus généraux et politiques, lors de l'AG de 11 heures – à laquelle Mediapart peut assister, bien que les journalistes soient d'ordinaire tenus à l'écart de cette assemblée

quotidienne. Elle se tient dans la salle à l'italienne aux dorures grand genre, aux fauteuils et tentures bleu ciel, au lustre colossal.

Dans un tel décor, rendent compte de leurs discussions entamées depuis 9 heures chaque matin les représentants des trois commissions mises sur pied : logistique et technique ; communication interne et externe ; comité des fêtes – chargé d'organiser les temps forts, chaque après-midi sur la place Graslin.

L'atmosphère s'avère prudemment électrique. L'illusion lyrique n'est pas de mise. Foin de la rhétorique enflammée, sûre d'elle-même et dominatrice, blessante au besoin, comme en Mai-68 à l'Odéon. La « *bienveillance* » est un mot d'ordre maintes fois rappelé, ainsi que le b.a.-ba de la communication non violente : « *Observation, ressenti, demande.* »

L'AG débat de dilemmes classiques : devons-nous demeurer entre professionnels ou accueillir aussi ceux qui démarrent dans le métier et ceux, marginalisés, restés au bord du chemin ? Devons-nous essaimer vers d'autres lieux nantais ou plutôt consolider l'occupation du théâtre Graslin ? Comment élargir notre socle représentatif en réalisant une jonction interprofessionnelle, en incluant les têtes de réseaux de la ville qui se dédouanent et se contentent, pour le moment, d'une occupation par procuration ? Comment s'inscrire dans un calendrier de luttes, avec, par exemple, dès mardi 16 mars, le mouvement des étudiants qui pourraient occuper leur université ?

Les questions soulevées à 11 heures devraient trouver leur réponse lors de l'AG politique, de 18 heures à 20 heures : « *La vie syndicale et politique donne droit à une attestation permettant de se déplacer en dépit du couvre-feu, mais nous comptons sur vous tous pour ne pas l'utiliser en vue d'aller voir des amis à la place* », déclare Martine Ritz, cégétiste à la fois goguenarde et ferme.

Costumière devenue comédienne, présente dans toutes les luttes du cru depuis plus d'un quart de siècle, sa voix porte et le silence se fait dès qu'elle ouvre la

bouche : « *C'est la première fois que je ressens cela depuis 2003 au moins : on est en situation de pouvoir gagner.* »



© AP / Mediapart

À l'été 2003, les intermittents du spectacle étaient divisés. Aujourd'hui, Martine Ritz se veut garante de l'union qui fait la force : « *Nous avons fait en sorte, déclare-t-elle, qu'hier samedi une captation d'un spectacle ait pu avoir lieu dans la salle, en nous réunissant ailleurs sans faire de bruit. Nous ne voulons pas troubler les camarades travailleuses et travailleurs qui ont la chance d'être payés, puisque les lieux culturels sont occupés afin d'exiger que tous les professionnels du spectacle puissent à nouveau travailler et être payés.* »

Le directeur du théâtre Graslin, Alain Surrans, un ancien du cabinet de Jack Lang ayant tâté du journalisme au *Nouvel Observateur*, par-delà son devoir de réserve mis en avant, affirme de son côté à Mediapart : « *Nous partageons tous les mêmes frustrations et le même état psychologique. Mes équipes et moi, nous connaissons la CGT Spectacle qui occupe les lieux en faisant preuve d'un vrai respect du travail qui s'y accomplit. Nous n'avons pas à relayer leurs propos ni leur action, ils s'en chargent très bien eux-mêmes, mais nous ne pouvons qu'avoir une attitude bienveillante. Ce besoin de se faire entendre, je ne peux que le comprendre et je le partage à titre personnel.* »

Au reste, le directeur technique du théâtre Graslin ou son adjoint passe chaque nuit d'occupation parmi les activistes. Aymeric Seassau, adjoint communiste à la culture de la maire de Nantes, a refusé de dormir sur place. Même s'il a commencé par la trouver mauvaise d'être mis devant le fait accompli, il se pose désormais en défenseur de cette appropriation temporaire « *dans*

le respect des gestes barrières » : «*Les occupants ont tout mon soutien et font tout mon bonheur*», nous affirme M. Seassau, qui prend soin de nous renvoyer à **la déclaration** de la maire de Nantes, Johanna Rolland (PS), lors de l'émission de France 3 «*Dimanche en politique*», ce 14 mars : «*Non seulement je comprends mais je soutiens.* »

### « À quoi bon créer ? »

Et si, à Nantes comme ailleurs, en partant de «*la culture en résistance* », nous assistions à une reconstitution informelle et audacieuse de toutes les forces de gauche ; à une sorte de tropisme communard face au pouvoir macronien aux réflexes de plus en plus versaillais ? Le chant de Jean-Baptiste Clément, ***La Semaine sanglante***, composé voilà 150 ans tout juste, répercute un écho détonnant, ce dimanche, sur la place Graslin...

Chaque après-midi se tient devant le théâtre un forum, avec prises de parole et petits spectacles ébauchés pour retrouver, un instant, le goût du fruit défendu. Une dame aux cheveux gris prend le micro, au pied des marches, devant la centaine de personnes assemblées : «*Je représente le cinématographe. Nous avons connu 235 jours de fermeture.* » Elle plaide pour l'ouverture des salles aux publics scolaires et termine, avec un sanglot dans la voix : «*Les enfants, on est en train d'en faire des amputés de la culture.*»

Une guide-conférencière, Aurélie, raconte son enfer professionnel depuis la fermeture des monuments historiques et des musées. Virginie, comédienne et metteuse en scène, fustige le «*travail, famille, ennui* » et condamne la fermeture de lieux d'expression essentiels allant des salles de spectacle aux universités.

Anna prend la parole : «*Je ne suis rien du tout. Et je n'ai plus rien, tant vous me manquez. Je me fais chier, en fait, je me fais chier.*»



De gauche à droite : Émilien, Amandine, Haby-Gaëlle et Justine. © AP © AP / Mediapart  
Sur les marches, trois étudiantes et un étudiant écoutent. Haby-Gaëlle est en hypokhâgne au lycée Clemenceau de Nantes. Elle a baigné dans la culture grâce à sa mère, qui l'a poussée à s'inscrire au conservatoire, à Saint-Denis, puis dans le XVIII<sup>e</sup> arrondissement de Paris, puis à Lorient : «*Tout à coup, il n'y a plus rien. Plus aucun spectacle. Alors que je change de vie, que je deviens autonome, majeure, tout ferme. Je me demande, pour le coup, pourquoi je me donne autant de mal. Je suis enfin mûre, mais que puis-je faire de cette maturité ?* »

Les trois autres suivent **Ciné-Sup**, une classe préparatoire longtemps expérimentale. Justine vient de la banlieue d'Aix-en-Provence : «*J'étais tout de même à la campagne et je n'avais jamais accès à la culture. J'éprouve aujourd'hui un sentiment d'injustice : à 18 ans, je doute d'avoir fait le bon choix tant l'incertitude pèse sur le cinéma, son avenir, son financement. Or j'ai tout misé sur cette voie.*»

Émilien, originaire de Rennes, a laissé tomber une prépa scientifique à Paris pour Ciné-Sup à Nantes : «*Je ne peux plus aller voir un film, deux ou trois fois par semaine. Ces séances étaient suivies de discussions qui s'engageaient avec des inconnus, à la sortie de la salle. Tout cela est pour moi un appauvrissement, que ne compenseront jamais les plateformes de vidéos en ligne, qui condamnent à être seul devant son ordinateur dans son coin.* »

Amandine vient de Marseille, où ses deux parents sont comédiens intermittents du spectacle : « *Nos vies sont terriblement affectées. À quoi bon se lancer dans un court-métrage ou dans des projets auxquels personne ne croit plus ? À quoi bon créer ?* »

Cette dérégulation face à un monde qui vacille est au cœur d'une saynète collective, interprétée sur la place Graslin en hommage au *Cri* (1893) du peintre norvégien Edvard Munch.

Le texte lu à la fin de cette action, « *Parce que nous voulons voir nos visages, faisons sourire nos corps* » (il figure in extenso sous l'onglet **Prolonger**), ce texte à l'anaphore envoûtante, a été écrit par une comédienne-marionnettiste : Sarah Lascar. Elle faisait naguère partie du collectif Choucroute garnie, qui organisait des chasses à courre aux pauvres, en guise de protestations provocatrices. Avec le collectif Réveiller les vivants, elle entend proposer des images poétiques et politiques dans la rue.



Sarah Lascar. © AP / Mediapart

« *Ce texte, nous dit-elle, je l'ai écrit lors du deuxième confinement, fin octobre, alors que la situation m'arrachait le cœur. Nous étions dans une société plus partitionnée, plus divisée que jamais – avec l'assassinat de Samuel Paty en toile de fond. Nous avons perdu le contact avec les scolaires, les quartiers, les publics dits difficiles. Cet isolement est tragique. D'où ma mélodie, qui ne cesse de scander "parce que", comme en réponse à cette question qui nous hante tous, de temps à autre: à quoi bon danser?* »

Martine Ritz, plus combative que jamais, frôle parfois des abîmes d'incompréhension : « *Nous devons faire face à une jeunesse qui ne sait plus comment elle s'appelle et qui en arrive à s'entretuer – je n'ai pu regarder jusqu'au bout les reportages consacrés à l'assassinat d'Alisha, 14 ans, jetée dans la Seine par des condisciples à Argenteuil. Le système capitaliste a fait croire aux gamins que seuls primaient la loi du plus fort, la loi de la jungle, les premiers de cordée : regardez ce que cela donne, dans l'espace public des quartiers, réquisitionné par les hommes et où dominent le chômage, la précarité économique, la fragilité sociale, sexuelle et culturelle!* »

La responsable de CGT Spectacle ne jure que par une culture à même de développer l'esprit critique et l'émancipation plutôt que de se poser en alliée docile du tourisme, ou en *nec plus ultra* de la communication municipale. Une culture qui regimbe et alerte : « *Et ce, dans toute sa pluralité – de l'opéra au cirque sur une place de village. Mais la diversité culturelle ne tombe pas du ciel, elle s'organise politiquement.* »

Or le pouvoir politique français, tétanisé par la situation sanitaire, n'organise rien et maintient sous l'éteignoir. Quand 18 heures approchent, au théâtre Graslin occupé, une procession protestataire s'enclenche. Histoire de ne plus subir sans réagir à ce qu'il y a de violent dans ce nom composé, si lourd d'interdictions, de prohibitions et de proscriptions : le couvre-feu. Il y a là un ébrouement qui ne trompe pas. Le monde de la culture, à Nantes et ailleurs, montre le chemin d'un refus catégorique de nos temps pénitentiels et pétrifiés...

\*\*\*

Lundi soir 15 mars 2021, au moins quarante-cinq salles, dont l'Opéra de Lyon et le Grand Théâtre de Bordeaux, **sont occupées** à travers la France et « *ça s'élargit d'heure en heure* », dit-on à la CGT Spectacle.

## Prolonger

*Parce que nous voulons voir nos visages, texte de Sarah Lascar, lu lors de l'action *Le Cri de Munch*, sur la place du théâtre Graslin occupé, à Nantes :*

Parce que nous voulons voir nos visages, faisons sourire nos corps  
Parce que nous bougeons au milieu de la ville  
Parce que les théâtres sont fermés  
Parce que nos corps sont libres  
Parce que nous voulons la rue  
Parce que nous occupons les places  
Parce que nous désirons nous retrouver  
Parce que sortir ~~sortir~~ ~~sortir~~ ~~sortir~~ ~~sortir~~

Parce que nous voulons voir nos visages, faisons sourire nos corps  
Parce que les cafés concerts sont fermés  
Parce que nos musiques palpitent en silence, nos corps dansent  
Parce que nous sommes debout  
Parce que nous ne resterons pas assis  
Parce que nous accorderons nos voix  
Parce que nous sommes choral  
Parce que la culture est notre bien commun  
Parce que nos cultures sont communes  
Parce que les communautés sont plurielles  
Parce que nous savons vivre ensemble  
Parce que l'ensauvagement de la société n'existe pas  
Parce que nous nous regardons

Parce que nous voulons voir nos visages, faisons sourire nos corps  
Parce que respirer à l'air libre  
Parce que leurs injonctions sont des insultes à nos vies  
Parce que le fouet n'est pas notre langage  
Parce que nos vies ne sont pas esclaves numériques  
Parce que nous ne resterons pas prostrés devant leurs écrans  
Parce que nos corps ne sont pas téléguidés  
Parce que nos vies empruntent les espaces publics  
Parce que nos corps ne se contenteront pas d'un passage piéton autorisé  
Parce que nous sommes passagers sur cette croule terrestre  
Parce que nous sommes étrangers  
Parce que nous sommes voyageurs  
Parce que nous sommes libres

Parce que nous voulons voir nos visages, faisons sourire nos corps  
Parce que la mise à distance nous meurtrit  
Parce que nos bras nos mains sont en deuil  
Parce que ma main sur ton épaule  
Parce que une bise qui claque sur la joue  
Parce que le bisou de mamie qui pique  
Parce que nos goûters d'anniversaire  
Parce que nos boums de 15 ans  
Parce que nos premiers baisers  
Parce que la main d'un ami

Parce que nous n'oublierions rien  
Parce que notre cœur est rouge et notre peau dure

~~Parce que nous voulons voir nos visages, faisons sourire nos corps~~  
~~Parce que tout bouge et se meut~~  
~~Parce que émotion bouge remue~~  
~~Parce que corps muselés mutisme~~  
~~Parce que corps mutins pas muets~~

Parce que nous sommes ensemble ensemble ensemble  
Parce que nous voulons rire pleurer aimer comprendre être  
Parce que notre motif l'emporte sur notre raison  
Parce que notre raison motive nos motifs  
Parce que révolte retrouve liberté  
Parce que collectif  
Parce que partage  
Parce que

Parce que nous voulons voir nos visages, faisons sourire nos corps  
Parce que nous voulons voir nos visages, faisons sourire nos corps  
Parce que nous voulons voir nos visages, faisons sourire nos corps  
Parce que  
Parce que  
Parce que

**Directeur de la publication :** Edwy Plenel

**Direction éditoriale :** Carine Fouteau et Stéphane Alliès

**Le journal MEDIAPART est édité par la Société Editrice de Mediapart (SAS).**

Durée de la société : quatre-vingt-dix-neuf ans à compter du 24 octobre 2007.

Capital social : 24 864,88€.

Immatriculée sous le numéro 500 631 932 RCS PARIS. Numéro de Commission paritaire des publications et agences de presse : 1214Y90071 et 1219Y90071.

Conseil d'administration : François Bonnet, Michel Broué, Laurent Mauduit, Edwy Plenel (Président), Sébastien Sassolas, Marie-Hélène Smiéjan, François Vitrani. Actionnaires directs et indirects : Godefroy Beauvallet, François Bonnet, Laurent Mauduit, Edwy Plenel, Marie-Hélène Smiéjan ; Laurent Chemla, F. Vitrani ; Société Ecofinance, Société Doxa, Société des Amis de Mediapart, Société des salariés de Mediapart.

Rédaction et administration : 8 passage Brulon 75012 Paris

**Courriel :** contact@mediapart.fr

**Téléphone :** + 33 (0) 1 44 68 99 08

**Télécopie :** + 33 (0) 1 44 68 01 90

**Propriétaire, éditeur, imprimeur :** la Société Editrice de Mediapart, Société par actions simplifiée au capital de 24 864,88€, immatriculée sous le numéro 500 631 932 RCS PARIS, dont le siège social est situé au 8 passage Brulon, 75012 Paris.

Abonnement : pour toute information, question ou conseil, le service abonné de Mediapart peut être contacté par courriel à l'adresse : serviceabonnement@mediapart.fr. ou par courrier à l'adresse : Service abonnés Mediapart, 4, rue Saint Hilaire 86000 Poitiers. Vous pouvez également adresser vos courriers à Société Editrice de Mediapart, 8 passage Brulon, 75012 Paris.